

ECONOMIE ET HUMANISME

Notre sujet, il faut l'aborder comme un terrain mal exploré, avec réserve et prudence. Pour ne pas trop divaguer (en cette matière fluide, nous divaguons toujours un peu) les yeux ronds de la chouette classique nous les voulons bien ouverts.

D'un côté on voit une esthétique qui vient se proposer au nom de l'humanisme, avec les lignes pures et le visage pensif d'Athéna ; de l'autre, cette science aride, l'économie, qui veut enregistrer, avec les lois de la production, de la distribution et de la consommation des biens matériels, les leçons de l'expérience. D'une part, c'est l'esprit et l'aristocratie de l'esprit ; de l'autre, l'enchaînement, le déchaînement ; les lois ou la démagogie du monde du travail, des richesses et des affaires. Ces positions apparemment contraires, il les faut accorder, et constater qu'elles s'accordent.

Humanisme et économie sont deux termes qui se concilient parce que l'un et l'autre appellent une règle : le premier la recommande, le second la sollicite. Leur concordance établit une harmonie, un équilibre ;

L'économie, en nous menant à l'unité du monde, nous fait considérer les hommes comme un tout. L'esprit humaniste, tient l'homme pour le sommet de la création. Il fait de l'homme le centre du monde ; mais il fait des hommes, un ensemble de sociétés policées. Chaque homme est un monde selon l'esprit ; tous les hommes sont une famille selon la chair.

C'est dans un fait de civilisation, senti ou pressenti qu'humanisme et économie se rejoignent. L'économie, par les échanges, par les voyages, par la confrontation des marchandises, des services, des mœurs, des idées a servi l'humanisme. L'humanisme au nom du goût, de la mesure, de l'art, a ennobli l'économie.

C'est donc un ordre qui nous est proposé, une discipline, la distribution humaine d'une production qui ne peut ignorer le fait humain. Aristote pensait déjà comme cela.

La Renaissance (qui est la naissance de l'humanisme) fut une évolution et non point, comme on l'a cru longtemps, une révolution. Ses sources plongent dans le Moyen Age. Mais vers 1500, après la découverte de l'Amérique, l'humanisme oriente déjà l'économie de façon décisive ; la découverte de l'imprimerie et l'invention de la gravure l'accélérent ; l'une et l'autre aidant puissamment l'éveil de l'humanisme. Avec le flot montant de l'or mexicain et péruvien, devant les richesses que le monde nouveau jette sur l'ancien, l'esprit et l'art deviennent rois, les aliments substantiels sont ceux de l'intelligence, de la beauté, de la poésie, de l'amour ; le "fabuleux métal" est fait pour être prodigué, pour alimenter le faste et le génie. Mais il n'est pas d'ardeur qui ne tombe. La belle fièvre du XVIème siècle naissant aboutit, par étapes, à la crise du XVIIIème siècle à son déclin. Dans l'intervalle, en France, par exemple, on avait vu la faillite de la rue Quincampoix après le mirage de la Compagnie des Indes. Cela devait finir par les difficultés financières et par la convocation des Etats généraux.

Tout se gâte sur le plan de l'humanisme lorsque l'économie devient dérèglement, étalage de vanités, avarice. Les siècles de l'art ne sont pas ceux de la thésaurisation à outrance, ni ceux de la frivolité.

Ce n'est pas à dire que la Renaissance, haute en couleurs, nous rapproche nécessairement de l'humain. Le surhumain plutôt est son genre. C'est une civilisation supérieure qu'elle réveille et qui n'est pas précisément l'expression de la sensibilité, de la solidarité humaine. L'humanisme tel que compris par la Renaissance, c'est Michel-Ange, ses héros, ses esclaves, ses sibylles et ses prophètes ; c'est une inspiration souvent biblique et chrétienne, une montée vers les dieux. Il faudra donc tout à l'heure que nous définissions les mots et que nous dissipions une illusion.

L'homme s'éloigne de l'animal et règne sur la nature sans la mesure où il domine ses besoins physiques et non dans la mesure où il les satisfait. Notre corps se rapproche de la brute aussitôt rassasiée. Le boire et le manger alourdissent et appellent le sommeil. Un luxe qu'on ne limite pas est le chemin de la luxure ; et Mécène, pour mécène qu'il fut, n'avait pas le caractère d'un héros.

Sur le même plan, les grands artistes de la Renaissance on ne les imagine pas comme des mangeurs déchaînés. Les calories, ils les tiennent mieux du compas, de la palette et du ciseau que de l'orgie des viandes. L'allégresse du jeûne est une expérience que l'artiste connaît. Dans l'exaltation d'où naît le chef-d'œuvre, ne compte plus que l'excitant de l'esprit. Devant la merveille qu'il crée, Pygmalion ne pense pas aux corps gras.

Une économie inspirée de l'humanisme se met noblement au service des facultés intellectuelles. De nos jours, sa tendance est de ménager, de respecter l'homme, d'agir noblement en faveur des faibles, des êtres humains, les moins aptes à se défendre ; elle se fait leur appui, elle s'honore de leur procurer paisiblement "les nourritures terrestres", si ce n'est pas abuser du vocabulaire gidien que de l'utiliser ainsi ; elle est (autant que la relativité des choses le permet), une école de mesure. La loi d'airain de Karl Marx ni aucun autre matérialisme ne sauraient remplir sa mission.

Et, sans doute, une économie humaniste sera-t-elle plus valable aujourd'hui qu'aux jours lointains où les sources de l'humanisme surgissaient. La beauté, quand vivait Platon, ignorait trop la douleur.

Sur un plan tout différent, une économie humaniste nous paraît en contradiction congénitale avec une économie collectiviste. La première devrait connaître chaque homme, tandis que l'autre ne veut s'inquiéter que de la masse ; pourtant la douleur et la joie sont individuelles comme les goûts et les penchants, comme la faiblesse et la force, comme la beauté, comme la bonté, comme l'art, comme le mérite, comme la vertu. En considérant tout à tour l'humanisme et l'humain, on se convainc qu'une économie laissant place à la libre entreprise, au patrimoine individuel s'impose sans que, pour cela, ce qui est de sa nature (ou qui devient) d'ordre collectif puisse être rejeté.

Un bel humanisme, un humanisme authentique implique une économie harmonieuse, une économie raisonnable ; ce qui est immodéré li répugne, mais seulement au sens que nous donnons à l'humanisme aujourd'hui. Ce n'est pas en effet de cultiver les classiques grecs et latins qui suffit à cela, c'est le cœur qu'il faut cultiver à côté de l'intelligence ; c'est malgré tout une éthique, en face d'une esthétique. L'humanisme, à ses sources, baignait dans le drame de

l'esclavage. L'économie gréco-latine était essentiellement esclavagiste. S'il arrivait même que l'humaniste fût humain, l'esclave restait l'outil et la marchandise ensemble. De cela il faut se souvenir si l'on veut être équitable.

Après une lecture un peu variée des classiques de la Grèce et de Rome (je n'en fait pas beaucoup pour ma part) on est, si j'ose dire, en état de grâce pour s'enquérir de la condition et des besoins matériels de l'homme d'aujourd'hui. Les belles lignes travaillent l'imagination ; la musique des mots chante dans la mémoire.

Alors la différence entre le passé et le présent devient saisissante ; alors on retrouve dans une suite de paradoxes, la distance du siècle de Platon au nôtre ; car chaque chose a son temps ; mais l'homme prend du relief, sa personnalité s'affirme, chaque homme, pour ainsi dire, sort de la foule.

UNE DIGRESSION

Je voudrais vous proposer ici une petite digression sur la littérature et l'économie dans leurs rapports les plus généraux avec l'humanisme. Elle vient naturellement à l'esprit (dans la série de ces conférences Budé).

De nos jours, sur le plan de l'humanisme, ce que la littérature dédaigne, ce qu'elle abandonne, l'économie le réclame. Mais si la perte en littérature n'est que temporaire, c'est que l'humanisme bien compris est une création continue. Un classique, dès qu'il s'affirme, l'humanisme se l'incorpore. C'est le rôle de l'humanisme de s'attacher tout l'humain. C'est la justification même de son évolution.

Les classiques les mieux établis furent des romantiques en leur temps, c'est-à-dire des révoltés. Chacun d'eux a construit ou renversé quelques règles ; on ne les a compris et justifiés qu'avec lenteur. C'est souvent le sort des plus grands d'être contredits par leur génération ; sans quoi Socrate n'eût pas bu la ciguë, et Cicéron livré à la politique n'eût pas fait cette fin tragique.

Une économie humaniste peut être défendue en 1950 avec plus de vigueur qu'une littérature humaniste. La raison principale de cela, c'est que le mot humanisme a changé de sens. Il faut insister sur ce point.

Pendant que la littérature réclamait des libertés, l'économie méditait des contraintes ; elle se proposait de devenir plus humaine avec une conception de la vie toute différente de celle des humanistes de la Renaissance.

Par définition, en économie comme en tout, un humaniste digne de ce nom s'oblige à favoriser autant les disciplines que les libertés. C'est un équilibre qu'il instaure. Autrement, il manque à sa mission dont la fin est un épanouissement de tout l'homme.

De quelque nom qu'on la décore, une économie qui fait violence à la liberté humaine sans ce qu'elle a de plus légitime, ne peut être qu'une économie inhumaine. Aucune règle, aucun décret,

aucune violence, ne peut supprimer valablement le droit naturel et les libertés profondes de chacun de nous.

Des économistes illustres, les physiocrates en France, Adam Smith en Angleterre, étaient des romantiques avant la lettre ; Jean-Jacques Rousseau était au moins tacitement, de leur école et leur ami ; tandis qu'à un siècle de là, Karl Marx devait prendre l'attitude intransigeante d'un classique. "Laissez faire, laissez passer", disait Quesnay ; "libre échange, loi de l'offre et de la demande" enseignait Adam Smith ; alors que Marx annonçait les statistiques rigoureuses et les consignes, une règle de fer, la planification, l'homme numéroté, enfin un travail pratiquement imposé on peut dire au prix de la vie.

De nos jours, pour qu'il y ait un ordre, nous entons bien qu'il faut des limites aux contraintes comme aux libertés ; et non point seulement au nom de l'humanisme, mais plus clairement, plus directement au nom de l'humain.

Malgré toutes les nécessités apparentes, pour l'économie comme pour le reste, il y a, par-dessus toutes les écoles et en dépit de tous ses sectarismes, les goûts et les aptitudes de l'homme, de chaque homme, les raisons secrètes du cœur, ce qu'il y a de personnel, d'inviolable en chacun de nous.

Le mot humanisme n'aurait aucune valeur, aucun sens pour notre génération si nous nous bornions à lui attribuer la froideur des marbres classiques, même les plus beaux. Il faut maintenant que le sang circule. La vraie tendance aujourd'hui (et je ferai de mon mieux pour éclairer cette notion) c'est que l'humanisme se développe dans l'humain ; surtout en économie, là est son destin et sa chance.

La petite digression annoncée et qui s'est perdue en cours de route, nous allons en quelques mots fâcher de la rendre plus précise ; la position littérature-humanisme en face de la position économie-humanisme quelle est-elle ?

La littérature dite d'avant-garde depuis vingt-cinq ans ou trente ans rejette toute règle, comme le théâtre romantique à sa naissance rejetait les trois unités. Le romantisme avait revendiqué le droit au verbe comme son siècle revendiquait bizarrement le droit à l'amour ; si bien que son inspiration devenue surabondante et d'abord verbale, s'égarait comme l'eau des torrents. Au contraire, la formule poétique actuelle est obscure dans la mesure où elle est condensée et brève ; c'est la poésie du raccourci après celle de la clé des champs. Dans les deux cas, l'esprit humaniste est fondé à intervenir au nom du naturel et de l'humain.

Pendant que la littérature devient l'ennemie des lois, l'économie s'acharne à s'en donner et se bâtit, à coups de marteau, une armature. Pendant que la littérature brise le gouvernail, l'économie débordée demande qu'on la dirige.

Je pense pour ma part qu'il faut également regretter que l'économie se mette dans un étau et que la poésie aille à la dérive. C'est exactement entre les deux périls que l'humanisme s'établit.

Pour en terminer avec ma digression, je rappellerai avec force que l'économie soustraite à toute liberté stérilise la littérature ; mais, que d'autre part, la littérature se ruine si elle ne veut plus être qu'un humanisme desséché. Pour ne pas devenir une prison, l'économie a besoin d'un chant ; cette remarque est d'un pur humanisme il me semble. Et la poésie, pour s'envoler, veut que la vie soit aérée, et même qu'une heureuse anarchie règne aux halles.

DEFINITIONS

Le mot "humanisme" est récent ; vous vous en étonnerez mais Littré ne l'a pas ; il a humaniste naturellement, qui y est à sa place, entre humain et humanité.

L'humaniste pour Littré, c'est, avec les distinctions qu'il faut et les nuances, celui qui étudie, qui sait ou enseigne les humanités ; les humanités, cela veut dire, dans les programmes scolaires, ce qui suit à peu près la grammaire et s'arrête au seuil de la philosophie ; on les retrouve dans la hiérarchie de l'enseignement secondaire classique : humanités, rhétorique, philosophie. Quant à "l'humain" c'est, dit Littré, ce qui concerne l'homme, qui appartient à l'homme en général, qui a le caractère de l'humanité ; être humain, c'est encore être "sensible à la pitié, bienfaisant, doux ou "avoir des sentiments humains, montrer de la sensibilité, de la bienveillance". Cela est un peu vague, sans doute, comme l'humanisme lui-même. Certaines définitions sont si molles qu'on ne peut les tenir pour définitives.

Au début de ce siècle, "humanisme" dans Larousse, qui l'adopte, c'est en littérature simplement, la doctrine des humanistes de la Renaissance ; c'est, en philosophie, abusivement il me semble, "le culte", la "déification de l'humanité". Le lexique de 1946 ne va pas beaucoup plus loin ; il se borde à préciser : humanisme, "doctrine des humanistes de la Renaissance qui ont remis à l'honneur les langues et la littérature anciennes". Si l'on veut appliquer cette définition à l'économie, il faut vite s'arrêter, et à bon droit, discuter. Mais voyons comment, chez les lexicographes, est définie l'économie :

"L'économie, dit Littré, c'est le bon ordre dans la conduite et l'administration de tout établissement qui s'alimente par la production et la consommation" ; définition sans gloire, assez claire au début mais qui finit dans la nuit. Qu'est-ce qu'un établissement "qui s'alimente par la production et la consommation ?".

Littré cite Jean-Baptiste Say disant (comme un économiste distingué pouvait s'exprimer sous Louis-Philippe) : "l'économie, c'est le jugement appliqué aux consommations" ; on se croirait au Café du Commerce devant des excès de boissons, des assiettes empilées et l'addition en perspective.

Pour donner au mot économie quelque allure, il faut penser "économie politique". (Déjà, dans Littré, l'économie politique c'est "la science de la production, de la distribution et de la consommation des richesses". Et il faut penser aussi "économie sociale" qui fait songer à l'homme vivant, avant d'étudier la production et la consommation.

De nos jours, avec des horizons indéfinis, l'économie politique a gardé sa définition d'il y a quatre-vingts ans ou cent ans, avec cette différence qu'au lieu des richesses, c'est l'homme qui en

est devenu le centre..... La libération, l'exaltation de l'homme ont rapproché tout naturellement économie d'humanisme. Le processus est une prise de conscience de plus en plus nette de ce que nous appelons couramment aujourd'hui le respect de la dignité humaine. C'est la condamnation de l'homo oeconomicus, ce robot.

L'humanisme, on l'a dit tant de fois, n'est pas une doctrine, n'est pas un système, c'est un esprit ; et c'est "une culture intellectuelle, sans doute", mais surtout, l'harmonie et l'épanouissement de la personne humaine. De telles remarques laissent toute latitude à l'imagination et au jugement ; elles permettent justement ce passage insensible de la façon de penser des humanistes de la Renaissance, à la façon de penser d'aujourd'hui, à la compréhension plus sensible de l'homme. Que l'esprit de l'humanisme, à la suite des maîtres de l'antiquité gréco-latine, conduise à ce résultat, nous l'accordons volontiers ; mais à condition de rappeler à haute voix qu'une nouveauté incommensurable a traversé le monde depuis le règne de Tibère, que Paul a révélé aux Athéniens "le Dieu inconnu", que le Christianisme s'est établi en Grèce et à Rome, et qu'un autre visage de l'humanisme s'est manifesté depuis que le "Grand Pan" est mort. "Tous les Athéniens, disent les "Actes des Apôtres" et les étrangers résidant (chez eux) ne passaient leur temps qu'à dire ou à écouter les dernières nouvelles". Faisons-nous autrement aujourd'hui ?

C'est le cas d'évoquer l'épître à Philémon, la douce, l'humaine épître à Philémon où Paul, "le vieux Paul", prisonnier, écrit : d'Onésime l'esclave, qui a fuit la condition d'esclave et qui retourne à son maître : "... Je fais appel à toi pour mon enfant, que j'ai engendré dans les liens, Onésime, qui jadis ne t'a guère été utile, mais qui, présentement, est bien utile et à toi et à moi, je te le renvoie, accueille-le comme mes entrailles. Je l'aurais volontiers retenu près de moi pour qu'il me servît à ta place dans les liens (que je porte) pour l'Évangile. Mais je n'ai rien voulu faire sans ton avis, pour que ta bonne action ne soit pas comme forcée mais volontaire. Peut-être, aussi bien, est-ce pour cela qu'il s'est un temps éloigné (de toi), afin que tu le recouvres à jamais, non plus comme esclave, mais bien mieux qu'esclave (comme) frère très cher, surtout pour moi, et combien plus pour toi, aussi bien en la chair qu'en le Seigneur. Et s'il t'a fait quelque tort ou te doit quelque chose, passe-le à mon compte. Moi, Paul, je l'écris de ma propre main, moi je paierai, pour ne pas te dire que tu es mon débiteur, et de ta propre personne...".

Vous ne me ferez pas grief de cette longue citation. Elle illustre magnifiquement, je crois, le nouvel humanisme, celui dont l'économie peut et doit se réclamer comme elle annonce, à l'intérieur de l'humain, l'avènement des temps nouveaux pressenti par Virgile, le passage de l'esthétique à l'éthique, de l'élégance de l'esprit à une morale supérieure, de la générosité à l'amour en l'esprit. Non certes qu'il n'y eut point d'éthique avant le vieux Paul criant la "bonne nouvelle" ; mais parce que l'esprit du paganisme était tout autre et que, sur le plan de l'esprit, on ne trouverait rien de comparable, je pense, à l'épître à Philémon, dans les textes païens les plus célèbres.

Tout cela va plus loin, il me semble, que de dire que la valeur morale de l'humanisme est d'abord la valeur morale de l'enseignement des humanités gréco-latines ; car, "si l'on ne dépouillait pas le vieil homme, comme dit encore Saint Paul, l'humanisme, tel que la Renaissance l'a fait, nous laisserait à peu près impassible devant de drame social de notre temps, devant l'humanité anxieuse, haletante. La grandeur même de Sophocle ne va pas à cet humanisme poignant, à cet état de solidarité dont un amour quasi divin est le mobile.

Peut-être admettrons-nous plus facilement après cela que l'humanisme envisagé de cette manière, ne peut se séparer de l'économie contemporaine (économie politique, sociale, urbaine, rurale, comme on voudra) et qu'il montre, à travers ces aspects, ces spécialisations de l'économie, la diversité de ses visages. Plus les adjectifs se multiplient, plus l'homme au service duquel ils sont, prend du caractère, du relief, l'homme qui gouverne, le citoyen, l'homme de la ville, l'homme des champs, tous à la recherche du pain quotidien, dans l'ordre.

Nous pourrions, à la façon de Pascal, nous demander, en manière de divertissement, comment se comporterait de nos jours un peuple entier, par rapport aux problèmes de l'existence matérielle, si ce peuple était par l'effet de quelque prodige un peuple entièrement humaniste, si pour l'unanimité des citoyens de ce peuple l'humanisme classique était la règle. Il est probable qu'Homère, Platon, Virgile, Horace ou Lucrèce à la main, les gens se montreraient plus mesurés et courtois que dans nos démocraties illusoire ou exaspérées ; il est probable que la masse prendrait suffisamment goût aux lettres et aux arts, pour rendre impossibles des attentats trop violents à la liberté, pour empêcher certaines mesures sacrilèges, certains nivellements vains et grossiers qui nous apparentent aux Barbares. L'économie prendrait une allure de déesse pour un tel peuple ; elle aurait ses temples et ses prêtresses comme la Fécondité. Mais comment ne pas songer à la terrible phrase dédicatoire de Jules Vallès, je crois, au seul d'un livre célèbre (je cite de mémoire) : "A ceux-là qui nourris de grec et de latin sont morts de faim ?" Comment ne pas s'émouvoir et pâlir au souvenir d'un peuple de déclassés et de ratés ?

L'ECONOMIE DE NOTRE TEMPS

Une conception plus précise de l'économie de notre temps éclairera le débat. En progressant dans le sujet et en recourant par larges périodes à l'histoire, nous tâcherons de voir ce que l'économie contemporaine peut attendre de l'humanisme et ce qu'elle doit attendre de l'humain. Une définition moins sèche de l'économie s'impose à nous ; une définition qui montre, en son centre, l'homme avant tout, l'homme qui naît et meurt, qui souffre par le corps et par l'âme, l'homme éprouvé par la fragilité du bonheur, éprouvé par l'amour, sensibilisé par une connaissance plus vaste de tout, par une conscience accrue chaque jour, l'homme condamné parfois à gagner son pain dans des conditions de difficulté que les bêtes ignorent. Cet homme qui ne peut raisonnablement se suffire par son propre effort avant l'âge de quinze ou seize ans, qui ne le peut plus quand vient la maladie ou la vieillesse et qui doit si longtemps, pour vivre, compter sur l'homme, son semblable, il faut bien que l'humanisme attaché à l'économie fasse pour lui quelque chose, l'humanisme devenu humain.

Nous observerons d'abord que le mot économie, dans le sens qui nous occupe, ne peut plus se suffire sans l'épithète "politique" ; (à moins de le limiter à son sens le plus chétif, qui est l'épargne, c'est-à-dire la limitation de la dépense, l'épargne nécessaire sans doute, mais qui ne doit pas devenir cette maladie et ce vice, l'avarice, la sottise, l'inhumaine avarice).

On dit, explique M. Jean Marchal, professeur à la Faculté de Droit de Paris, dans un remarquable cours d'économie politique paru il y a quelques semaines seulement, on dira que nous mélangeons la science économique et la science politique au grand dam de l'une et de l'autre. Mais nous croyons précisément avoir montré qu'aucune séparation n'est possible.

Et l'on ne trouve en effet une définition satisfaisante de l'économie considérée comme une science qu'en définissant l'économie politique. "Les phénomènes économiques", explique encore M. Jean Marchal, sont des "phénomènes causals", des phénomènes vitaux, des "phénomènes humains".

"L'Économie politique, disait déjà le lexique à la fin du XIV^{ème} siècle, signifie "science du gouvernement de la maison commune". En d'autres termes, l'économie politique est la science qui concerne les phénomènes nature auxquels donnent lieu des transactions entre les hommes. Elle observe des phénomènes moraux et matériels. Elle tient compte en effet des besoins, des instincts et des aspirations de l'homme, en même temps qu'elle étudie les forces productives de la nature, qu'elle divise en richesses naturelles et en richesses acquises".

Depuis, ajoute l'Encyclopédie, le champ d'observation de l'économie politique s'est étendu. On ne s'est plus contenté de discuter sur la théorie de la valeur, de la richesse ; on a fait entrer dans le cadre de cette science l'étude de la morale, le droit, les impôts, l'hygiène, etc. Comme l'a dit excellemment Léon Say (le petit-fils de l'autre) les forces matérielles ne sont pas seules à concourir à la production. Il y a une autre force qui s'appelle la force humaine ; elle se confond avec l'âme et l'intelligence de l'homme. De cet accord entre les deux éléments est née l'économie sociale.

Fort bien, nous respirons mieux : voilà l'homme à son rang dans cette nature qui lui est clémente ou sévère suivant l'état d'âme dans lequel il se présente à elle ; douce et fraternelle si l'homme se l'annexe comme faisait Saint François d'Assise, hostile s'il la rudoie, s'il lui fait violence. Car la nature est, pour nous, école de vie. Si nous l'aimons, elle nous accueille avec tendresse, si nous nous modérons, elle nous sert, si nous l'épuisons, elle nous épuise.

En 1950, l'humanisme, en face de l'économie, se présente comme une attitude de compréhension intelligente, sensible et nuancée envers l'homme apportant son labeur, l'homme qui, contrôlant les appareils les plus divers, n'est plus qu'une sorte d'agent de liaison entre les machines en marche.

L'humanisme défend l'homme contre la machine, de plus en plus nécessaire, de plus en plus puissante, cette machine merveilleuse et stupide, sortie armée de cerveaux humains inspirés, mais qui n'a d'autre sagesse que celle que l'homme partage avec elle, cette machine qui écrase l'homme, qui le pulvérise ; mais sans abolir la supériorité glorieuse de l'homme "sur ce qui le tue".

Ainsi, il importe que l'économie s'humanise dans la mesure où la machine menace la prédestination de l'homme, dans la mesure où le travail devient routine, où l'art disparaît, où la personnalité se meurt. C'est parce que les corps de métiers d'autrefois ne sont plus que ces automates attelés au travail "à la chaîne", qu'il faut que souffle l'esprit. Autrement, que deviendrait l'homme ? Voilà pourquoi, au chant de l'apprenti de jadis, exerçant son imagination et son art et préparant librement son "chef-d'œuvre" pour atteindre à la maîtrise, il faut substituer quelque musique, quelque harmonie, assez d'élévation de pensée pour que l'ouvrier de l'usine,

par exemple celui-là qui, des mois entiers, répète le même geste, visse le même écrou, ne s'abrutisse pas, ne devienne pas fou.

Tout le long des découvertes de la mécanique, et plus la vitesse s'accélère, l'homme au travail appelle l'humanisme à son secours sans même savoir le nommer ; il espère pour compagnon de route cette incarnation de l'esprit, qu'une longue sagesse a mûri et qui sait réveiller le souvenir et les prérogatives de notre destinée.

L'économie politique, dit encore M. Jean Marchal, n'est pas une **????** des objets inanimés. C'est une science de l'homme. C'est peut-être sa faiblesse, c'est aussi sa grandeur.

C'est bien pourquoi nous la voyons évoluer en tâtonnant, hésiter, formuler un doute, revenir sur ses pas, repartir, sans avoir si souvent montré autre chose que l'insondable profondeur de la nature humaine, la variété de ses réactions, la multitude de ses désirs et de ses rêves. "Chez l'homme, ce qui ne se mesure pas est plus important que ce qui se mesure..." dit Alexis Carrel, cité par Jean Marchal, et ce dernier d'ajouter :

????

Aussi bien est-il évident qu'on ne peut faire de l'économie politique la science de l'activité humaine en lutte contre les obstacles que lui oppose la rareté des moyens naturels, sans se référer à une certaine conception de l'homme.

C'est là précisément que les doctrines et les philosophies interviennent.

Comment concevoir raisonnablement l'activité humaine en dehors de la destinée qu'on reconnaît à l'homme ? c'est bien là que l'humanisme doit prendre parti ; qu'il paraît acculé à le faire. C'est là qu'il est forcé d'élargir ses horizons. Le philosophe fera-t-il le bonheur de l'homme en supprimant sa dernière espérance, ou en la proposant au contraire, cette espérance, comme le principal levier de l'endurance et du courage ? A la détresse morale de l'homme au travail, d'où viendra le secours efficace, des Sages de la Grèce, du Message apostolique, ou du matérialisme d'aujourd'hui ? pour nous, raisonnablement, expérimentalement, depuis longtemps, le choix est fait.

Limitées à elles-mêmes, les langues et les littératures anciennes, exaltées par la Renaissance, n'apportent plus qu'une consolation d'esthète ; devant l'économie des hauts-fourneaux, cet humanisme étroit, réduit à ses seules forces, ne serait pas inutile mais il ressemblerait à l'amour dit (irrévérencieusement) platonique confronté avec la vie, la douleur et la mort Il faut de plus fortes liqueurs à ce siècle ; il faut ce philtre d'éternité sans quoi la vie avec ou sans les machines et même avec tout l'allégresse du printemps, ne serait plus qu'un accident inexplicable et qu'un présage de décrépitude et de mort.

DU PASSE AU PRESENT. LA GRECE ET ROME

L'Antiquité gréco-latine qui est la mère de l'humanisme a eu une économie en un sens inhumaine. A sa base, il y avait l'esclavage, le terrible esclavage qui devait durer si longtemps. (On dit même qu'il dure encore).

Nous admettons volontiers qu'envers l'esclave, à Athènes et à Rome, le maître était souvent **inhumain**, et qu'en faveur de l'esclave aussi le législateur parfois intervenait. Mais le principe était une extrême dureté. Parmi les marchandises, l'esclave était une des plus précieuses : il était en même temps le travail et le fruit du travail ; des droits de l'homme, on ne lui en reconnaissait que fort peu ; il était une chose.

A Athènes, au temps de Périclès, il y avait beaucoup plus d'esclaves que d'hommes libres ; les esclaves étaient cent cinquante mille et davantage. Dans l'Italie impériale de Tibère, de Caligula et de Claude, ils pouvaient être une vingtaine de millions pour sept ou huit millions de citoyens ; d'où la guerre de Spartacus, quand elle devenait possible.

L'esclave facilitait les entreprises colossales : à ce prix les grands travaux allaient tout seuls avant les plans quinquennaux. Après les monuments de l'Égypte ancienne, de l'Acropole à Baalbeck, on vit construire des édifices prodigieux. Drame de l'économie et de l'humanisme : combien fallut-il d'esclaves pour élever quelques merveilles du monde ?

Au temps d'Alexandre on eut "un système d'assurance contre la fuite des esclaves moyennant une prime que les propriétaires payaient". Dans ce domaine poignant, la civilisation hellénique connut d'horribles choses. La mortalité dans les mines d'argent du Laurion était effroyable. D'autre part, voici, d'après Tarn, la description d'Agatarchide des mines d'or nubiennes "que les **Ptoléméens** faisaient exploiter non seulement par des esclaves et des criminels, mais par des prisonniers de guerre qui pouvaient être des grecs libres". "Les hommes les plus jeunes, rampant, les lampes sur leurs nuques, creusaient le quartz, à la main, à la poursuite des veines d'or. Le quartz détaché était traîné au dehors par des enfants et brisé en petits fragments, à l'aide de marteaux, par des hommes plus âgés ; les fragments étaient ensuite, avant lavage, broyés en poudre dans des meules à bras, tournées non par des bœufs, mais par des femmes nues et trois par barre. Les ouvriers étaient gardés par des Nubiens armés ; tous étaient enchaînés et soumis au fouet ; le travail était mené sans trêve et sans souci de leurs corps ; et tous, dit sèchement Agatarchide, accueillait la mort avec joie".

C'est un souci d'équité qui m'a décidé à vous lire ces lignes pesantes. Je ne suis pas assez savant pour vous dire comment les philosophes d'Alexandrie jugeaient cela ; mais je crois qu'on n'a pas le droit de montrer une civilisation et une culture qu'on aime, si magnifiques qu'elles soient, nécessairement sous un jour idyllique.

Par contre, aux beaux jours, de l'hellénisme, les arts ne se retrouvaient pas seulement dans les grands monuments, mais dans les objets de la vie courante ; si bien que pour illustrer une combinaison heureuse de l'économie et de l'humanisme on est fondé à appliquer à l'hellénisme ce que Glotz dans "la civilisation égéenne" dit des Crétois de la grande époque : **????**

Ils ont ceci de particulier que pour eux l'art s'étend à tout et à tous. Aux objets les plus communs, dans les maisons les plus modestes, ils savent donner une expression esthétique, ajouter ces

détails de parure qui en font quelque chose de plus que des ustensiles. Ils ne disposent pas plus tôt du métal, qu'ils façonnent des poignards d'argent et, sans transition, exécutent des bijoux d'une finesse et d'une variété incomparables... Si jamais il a existé un pays où toutes les circonstances favorisaient l'éclosion des dons artistiques, où des industries chargées de pourvoir à des besoins vulgaires devenaient spontanément des industries d'art, c'est bien la Crète du IIIème et du IIème millénaire.

Ce jugement vaut pour la Renaissance en quoi s'incarne cet humanisme que nous considérons en ce moment sous le rapport de l'économie. Un dernier mot sur l'esclavage. Esope fut d'abord esclave, Epictète était esclave, Horace était fils d'affranchi, et c'est Térence, esclave lui-même, puis affranchi, qui a écrit l'admirable "Home sum : nihil humanum a me alienum puto. Je suis homme : rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

Il fallait avoir été esclave pour sentir ainsi.

MOYEN AGE ET RENAISSANCE

En Europe, la fin du Moyen Age et de la Renaissance ont une économie pénétrée d'humanisme. C'est là que l'humanisme, (au sens classique, au sens étroit) commence. Les hommes d'affaires italiens font beaucoup pour cela, les princes avec eux. Les papes Jules II et Léon X (La Rovère et Médicis) sont à la tête du mouvement, et ce n'est pas pour peu que Léon X donne son nom à son siècle.

On peut dire que l'économie du XVème siècle et surtout du XVIème est au service de l'humanisme qui la conduit. Marquons en passant le contraste avec le temps présent. Maintenant c'est l'humanisme (dans un sens élargi, nous l'avons vu) qu'une économie, devenue sinistre, appelle à son aide.

Mais à ce tournant merveilleux de l'histoire qu'on nomme la Renaissance, la vie éclate. L'Italie est dans sa gloire. Les lettres, les sciences, les arts, tout est en mouvement. L'imprimerie multiplie les textes (les incunables préparent une richesse au bibliophile), la gravure multiplie les images ; à Nuremberg, Albert Dürer travaille ; une société brillante sollicite les poètes et les artistes. En France, François 1er construit Fontainebleau, appelle Léonard de Vinci, Cellini et bien d'autres, protège Guillaume Budé, fonde le Collège de France sur sa recommandation. C'est le temps de la sculpture et de la céramique, de Jean Goujon et de Bernard Palissy, le temps du Camp du drap d'or, des belles armures, des belles étoffes, des belles dentelles. Tout un commerce opulent s'emploie à faire la vie belle. L'économie emprunte aux arts les éléments de sa vogue. C'est toute une initiation pour le peuple. L'or du Nouveau Monde aidant, c'est une vaste euphorie du commerce et de l'intelligence, de l'humanisme appliqué aux industries de luxe, aux créations des peintres, des sculpteurs, des orfèvres. Une activité prodigieuse de la production et de la distribution se traduit par une élévation considérable du niveau de vie. L'essentiel de la grande peinture italienne est de cette époque, de la grande sculpture aussi. C'est un siècle étourdissant. On en retrouve la rumeur dans les pièces italiennes de Shakespeare dans Lorenzaccio de Musset.

Mais tout cela veut-il dire que l'humanisme ressemble déjà à l'humain ? On refuse d'y consentir parce que l'époque, avec sa grandeur, a ses défaillances graves, sa cruauté. Le début de la renaissance est nourri de luxure, rempli de crimes, couvert de sang : ce n'est pas pour rien qu'il s'attire les foudres de Savonarole. Cependant les corporations et les affaires comme l'art sont en plein épanouissement. Toute la peinture italienne révèle un luxe extrême. C'est une débauche d'art et de beauté.

Alors économie et humanisme font ensemble excellent ménage. C'est, par les arts, une véritable ascension des métiers ainsi qu'aux jours illustres du plus pur hellénisme ; Mais encore, cette splendeur, rend-elle une résonance humaine ? Non. Ce n'est sûrement pas ce que nous demandons, ce que nous espérons aujourd'hui d'une civilisation achevée ; ce n'est pas ce que les économistes et les humanistes du vingtième siècle évoquent avec l'humanisme et espèrent de lui. La notion d'humanisme n'est plus maintenant ce qu'elle fut. Le cœur s'en est mêlé davantage ; le sens de la solidarité humaine l'a pénétrée, la connaissance en profondeur de l'homme, une morale plus délicate dans ses jugements, plus avertie de ce que nous portons dans notre chair et dans notre esprit de fatigues et de tares ; enfin, avec la notion de l'abus du droit, une interprétation plus nuancée de la loi, plus conforme aux réalités et aux difficultés de l'existence. L'économie, d'instinct, poursuit sa recherche angoissée de l'humanisme ; mais ce n'est plus l'humanisme des origines, l'humanisme à ses sources, du temps de sa naissance ou de sa renaissance. C'est une nouvelle exégèse, une nouvelle jurisprudence plus humaine. De même qu'il y eut un droit prétorien à Rome, un humanisme prétorien a pris corps. La lettre a été dominée par l'esprit.

LE MONDE CONTEMPORAIN

Nous avons vu dans l'antiquité gréco-latine l'esclavage du service d'une esthétique admirable, mais d'une économie brutale ; puis, à la fin du Moyen Age et au cours de la Renaissance, l'économie au service d'un humanisme plus éblouissant qu'humain.

Le vingtième siècle est au milieu de sa course. Le temps est venu d'appeler l'humanisme au secours de l'économie, d'une économie aberrante qui a abouti à un nouvel esclavage alors qu'elle cherchait la liberté.

C'est là que l'esprit des anciens ne suffit plus, ni la culture qui se réclame d'eux ; c'est là qu'il faut ajouter à Sophocle, à Platon, aux doux Virgile, à Epictète, à Marc-Aurèle, si grands et sublimes qu'ils soient, la leçon de l'épître à Philémon et quelques autres, l'esprit nouveau qui a pris l'homme aux entrailles qui a fait du divin le maître de l'humain, alors que tout l'Olympe n'était que cette assemblée de cyniques autour de Zeus, aigle, cygne ou taureau, suivant le caprice et le désir et disposant magnifiquement du tonnerre.

L'humanisme aujourd'hui n'est plus seulement une culture, il veut être une manifestation totale des caractéristiques supérieures de l'homme ; il ne peut vivre et remplir sa fonction qu'à ce prix. Et c'est là justement qu'on se bute à la nécessité de définir l'homme en disant comment on l'apparente à l'esprit. C'est là que l'économie n'est qu'une servante (une servante "au grand cœur" si l'on veut) ou, au contraire, comme le marxisme l'entend, la loi fondamentale, et qui revendique

la primauté. C'est là qu'il faut choisir entre l'homme fait, à l'image de Dieu et l'enfant du hasard. Spirituel d'abord ? Économique d'abord ? Tel est le dilemme.

Dans le monde contemporain, c'est le sort d'une telle controverse d'élever d'un coup le problème jusqu'à l'infini. Une fois de plus, il s'agit de savoir si c'est l'esprit qui a le pas, ou bien la distribution des biens de ce monde ; si le manger, le boire, le vêtement, le logement peuvent être, pour une suite de générations, le but de la vie, ou s'ils ne sont que le moyen nécessaire d'accomplir de voyage.

L'économie contemporaine a pris la forme d'une insupportable tyrannie. Nous accorderons que ce sont les abus violents du système capitaliste qui ont conduit à d'autres abus, pires que les premiers ; mais, pour une partie de l'humanité, et la plus turbulente et la plus agressive, toute la philosophie maintenant est commandée par la production et la distribution des biens ; l'envie et la haine remplissent la terre de leurs cris ; la lutte des classes qui est le fondement de la nouvelle doctrine est la condamnation même d'un humanisme et d'une Renaissance.

Le système, pour essayer de réussir, exige le sacrifice préalable de l'individuel et de l'humain. Théoriquement, il n'y a plus d'homme, plus d'individu qui vaille qu'on lui reconnaisse une prééminence, un droit. Je dis théoriquement parce que le fait est en contradiction flagrante avec la règle. On a beau appeler "camarades" les ministres et les maréchaux, on n'a le choix qu'entre l'illusion de cette camaraderie et la mort.

L'économie ainsi conçue a conduit à l'amoindrissement généralisé de la personnalité. Certes de nouveaux privilèges et de nouveaux privilégiés surgissent du marxisme et se comportent comme une aristocratie qui s'établit ; mais, selon la thèse officielle, ce n'est là qu'un bruit sans fondement et dans le monde marxiste règne la bienheureuse égalité. A moins de nier l'évidence, nous ne sommes plus dans le domaine de l'humain, mais de l'inhumain.

Mais il y a quelque chose qui compte plus que toutes les théories ; c'est la vie, la vie frémissante. La vérité est que l'économie, sous prétexte d'améliorer la condition humaine, est en voie de tuer l'humain. Cependant, il y a des moments où l'on se dit que tout l'édifice économique n'est plus rien, où le nécessaire se réduit à bien peu, où l'inégalité des rations appelle une suprême indifférence pourvu que le cœur soit libre, pourvu que triomphe l'esprit, pourvu que l'âme s'élève et que l'espérance demeure. En face de l'économie contemporaine qui ruine les nerfs et l'âme, la mission du nouvel humanisme est une défense simultanée de la justice et de la liberté. Je rappellerai en passant que c'est justement pour ce nouvel humanisme, pour cette économie, pour cette justice, pour cette liberté qu'en ce moment ici nous nous battons, qu'en ce moment le Liban se bat.

Je ne suis certes pas pour un capitalisme aveugle. Mais je suis pour la libre entreprise. C'est seulement à travers elle que l'humanité peut faire valoir ses aspirations et ses droits. Or, l'entreprise privée est un organe capitaliste ; il faut la prendre pour ce qu'elle est. On la connaît assez bien pour être sûr que le chef-d'œuvre ne peut sortir que d'elle, que l'homme ne peut bien faire que ce qu'il aime et qu'il est fou de vouloir enchaîner les âmes.

Un malheur relatif a conduit le monde à un malheur absolu. Parce que l'usine privée a fait des victimes innocentes, faut-il que toute la terre devienne l'usine de l'État ? Faut-il que l'individu, considéré moralement et intellectuellement inférieur à l'État, se voie privé de ses prérogatives d'homme, de sa liberté d'invention, de sa liberté de mouvement, de ses plus nobles amours ?

Il n'est pas d'hommage plus décisif qu'on puisse rendre à l'homme que de lui permettre de laisser s'épanouir ses facultés maîtresses. Parce que l'homme est ce qu'il est, il faut lui proposer une morale, et non point l'enchaîner ; parce qu'il est ce qu'il y a de plus noble dans la nature, il faut que le droit naturel demeure sa sauvegarde. Sans cela, il faudrait dire adieu à l'humanisme et ne plus s'inquiéter de sa sagesse.

Nous avons, les uns et les autres j'espère, assez de modération pour comprendre que, ce qu'on donne ici à l'entreprise privée, ce n'est pas un blanc seing mais seulement les vastes chances auxquelles elle a droit. L'entreprise privée, quelle qu'elle soit, qui ne veut admettre que l'ouvrier est un homme, ne mérita pas de vivre. Mais, pour la rappeler à l'ordre, il y a une autre école que celle de la révolution marxiste. Ici, c'est l'humanisme qui parle.

Une publication politique et économique, reçue de Paris la semaine dernière, objective et savante, expliquait que la civilisation à laquelle tiennent les Européens occidentaux "est une civilisation faite de liberté et d'humanisme chrétien". Je crois aussi cela. En y réfléchissant on est bien obligé d'admettre qu'une politique, c'est un humanisme ou son absence. Avant de gouverner les hommes, il faut se faire une doctrine de ce qu'ils sont. De sorte qu'en deçà même d'un humanisme chrétien ou près de lui, on est en droit de distinguer un humanisme simplement spiritualiste, et puis un autre humanisme fait seulement de je ne sais quelle vague et hypocrite bienveillance de l'homme envers l'homme. Chacun de ces humanismes oriente l'économie à sa façon ; mais de l'un à l'autre il y a une conception toute différente de la vie.

Plus l'esprit intervient, plus se manifeste l'humain ; car l'esprit est justement le privilège insigne de l'homme. Mais un homme qui ne reconnaît point d'avenir à son âme, n'est-il pas plus près qu'un autre de l'endurcissement, de l'égoïsme, du désespoir ? Qu'est-ce qu'une économie réduite aux besoins du corps et qui ne sert pas délibérément ce qui les dépasse ? Qu'est-ce qu'une économie, qu'un embarras gastrique renversé, que huit jours de diète rendent inopérante et que le vieil âge abolit ? Tandis que c'est justement quand le corps ne peut plus se nourrir qu'il faut que l'âme s'alimente, pour elle et pour lui. Une économie sans humanisme est devenue une économie sans âme. Par là le nouvel humanisme se définit sans efforts ; il révèle combien il s'est enrichi ; mais cet enrichissement, Thessalonique, Athènes et Corinthe l'avaient connu déjà au début de notre ère, et puis Rome. L'économie « apostolique », c'est dans le verset 44^e du chapitre III des Actes qu'on la trouve : « tous ceux qui croyaient, vivaient ensemble, et ils avaient tout en commun ; ils vendaient leurs terres et leurs biens, et ils en partageaient (le produit) entre tous, selon les besoins de chacun » ... Mais ils faisaient cela librement ; et c'est le signe même de la supériorité, de la prééminence de ce qui est humain et volontairement ce qui n'est qu'imposé et légal ; là est la marque même de l'impuissance ou de la relativité de la loi, là est la marque du triomphe de l'esprit.

CONCLUSION

Il faut conclure. Une économie se fait, elle aussi, à l'image d'une foi.

Les grands Ordres monastiques ont leur économie comme les cités charnelles. La production et la consommation des biens s'y réduisent sans doute à l'échelle restreinte des besoins matériels ; mais c'est à une organisation matérielle supérieure qu'est due cette paix profonde qui a rendu possible, par le travail intellectuel et l'érudition, ce retour solennel à l'antiquité que l'histoire nomme Renaissance et Humanisme.

Parlant en septembre dernier aux philosophes du Congrès international pour les études humanistes, le Pape leur dit ceci :

Humanisme et science politique, tel est le sujet de vos travaux. L'humanisme est maintenant à l'ordre du jour. Sans doute est-il malaisé de dégager et de reconnaître à travers son évolution historique une idée claire de sa nature. Toutefois – bien que l'humanisme ait longtemps prétendu s'opposer aux Moyen Age qui l'a précédé – il n'est pas moins certain que tout ce qu'il comporte de vrai, de bon, de grand et d'éternel appartient à l'univers spirituel du grand génie du Moyen Age, saint Thomas d'Aquin.

Dans cette énumération, sont nécessairement compris les principes fondamentaux d'une économie humaine.

En économie comme en politique pure, suivant les nécessités et les circonstances, mais d'abord suivant l'idée qu'on se fait de l'homme, on respecte sa liberté ou on la restreint. Il y a la gamme des contraintes comme il y a la gamme des libertés.

De nos jours, devant un problème devenu démesuré, la vérité reste dans un **loyal** équilibre ; Laisser autant qu'il se peut le champ libre à l'initiative et à l'entreprise humaine, mais ne pas se laisser menacer par le désordre. L'humanisme apporte là son expérience, sa sagesse ; il propose une formation, un esprit ; il vient noblement au secours de la liberté.

Dans une économie où, par l'effet de la contrainte, il ne reste plus rien d'individuel, pas même le toit sous lequel on habite, le rôle de l'humanisme se réduit évidemment à peu de chose ; l'humanisme qui est affaire personnelle avant tout, y donne difficilement des leçons d'État.

On pouvait penser le contraire au temps de la Renaissance, mais l'État a pris d'autres dimensions, d'autres formes, et là où l'étatisme règne maintenant, l'humanisme est en péril de mort.

Le paradoxe du temps présent, c'est qu'à l'étape la plus éblouissante de la longue carrière de l'humanité, l'homme en société se laisse enchaîner comme un malfaiteur. Par son propre fait, il subit le sort de Prométhée. Après avoir dérobé l'énergie des éléments, il perd pied ; ses découvertes l'écrasent ; ne pouvant plus rien contre la marche des machines, c'est sa propre marche qui s'alourdit. Le travail « à la chaîne » est son œuvre. Vous vous souvenez de Gabriel

Bounoure citant ce mot de Max Jacob : « Soyez humain, voyez l'ensemble » ; du magnifique ensemble l'homme ne connaît plus que le magnifique détail.

L'économie actuelle est trop souvent en contradiction avec l'humain ; deux ennemis refoulent l'humanisme, qui voudrait rester son compagnon de route ; l'homme d'affaires brutal, celui de la production quantitative en vue du profit individuel illimité et l'État. Le premier est en voie de disparaître tandis que l'État tentaculaire veut tout absorber. Des deux patrons, l'État est encore le pire. On peut réformer l'homme ; mais, pour que l'État patron réussisse, il faut que le citoyen soit ange ou esclave.

Les républiques d'anges se font rares sur cette terre ; et les républiques d'esclaves n'ont plus de voix pour dire leur malheur.

Pour l'homme qui n'est qu'homme et qui défend la dignité humaine, la place se fait étroite. Pur nous sauver d'une économie inhumaine, par quelles épreuves, par quels désastres faudra-t-il passer ?

Peut-être est-ce l'heure non des économistes mais des poètes ?

En vérité, pour qu'elle s'humanise, l'économie ne se conçoit plus sans une musique quotidienne, sans l'ivresse d'un chant. Les économistes quand tout devient noir vont à la poésie. Sans s'en rendre compte assez, ils trouvent ainsi leur voie.

Les traités les plus récents apportent à la matière économique la contribution non seulement de la philosophie tout entière, morale et métaphysique en tête, mais de l'harmonie, du lyrisme même.

Avec les plus audacieux, pour sortir de l'abîme, oserons-nous proposer à notre tour ; avec l'esprit même de l'humanisme, au –delà de l'économie politique ancienne et de la sécheresse et de l'angoisse qu'elle entretient, une économie nouvelle ?

Nous l'appellerions, si vous le voulez bien, sous le signe de l'humanisme, une économie non point politique mais poétique ; car la poésie, comme la prière, est une élévation de l'âme.